—A demain.

Gaston de Vaunaye, dissimulant autant qu'il le pouvait son émotion, rentra au fort plus de vingt minutes avant le moment exigé.

—A la bonne heure, dit l'officier du poste à un de ses camarades, c'est plaisir de concéder des permissions à ce prisonnier ; jamais de retard avec ce gaillard-là.

—Il prend son sort en philosophe.

—Si celui-là cherchait à fuir, il m'étonnerait.

—Il est trop occupé de son sac de voyage pour avoir de pareilles idées.

—Depuis quelque temps il n'en parle plus.

—Cela ne veut pas dire qu'il y pense moins.

—Une toquade inoffensive.

—Ornant la tête d'un toqué.

Et les deux officiers se mirent à rire bruyamment de ce qu'il croyaient un trait de bel esprit.

Chacun s'amuse comme il peut !

XXV

Le lendemain, M. de Vaunaye n'eut garde d'oublier le rendez-vous promis ; vers deux heures de l'après-midi, il arrivait chez Wilfrid Buchmann.

—Eh bien ! interrogea le prisonnier de guerre, quelles sont vos réflexions de la nuit et de la matinée, à mon sujet ?

—Les voici, répartit Wilfrid Buchmann : Pour opérer votre évasion, il vous faut, naturellement, un déguisement. Je ne veux pas dire pour cela que vous vous en tirerez sain et sauf ; mais, déguisé, ce sera une chance de plus en votre faveur, et vous n'en avez pas trop pour négliger celle-ci. Maintenant, quel déguisement adopter ? Voilà ce qui m'embarrasse. J'ai ici la défroque d'un soldat *mecklenbourgeois*, que mon neveu m'a laissée, il y a un an, lors de son départ pour les Indes ; comme vous parlez l'allemand, vous pourriez peut-être être considéré comme tel ; seulement, quelle raison donner de votre séjour dans les environs de Francfort, alors que votre régiment se bat dans l'ouest de la France ? Ce déguisement, vous le voyez, est tout au plus un pis aller. On pourrait également utiliser la défroque d'un marchand juif, mort il y a deux mois ; il s'appelait Samuel, avait soixante-dix ans, possédait quelque bien en Bohême, et y avait sa famille, des neveux, je crois, qui se sont partagé l'héritage. Ressusciter en vous le vieillard serait folie, puisque vous n'avez pas trente ans ; cependant, vous pourriez peut-être vous faire passer pour un des neveux de l'israélite, et prétexter, qu'après avoir liquidé la succession du bonhomme, vous regagnez vos pénates ! Traverser la Bohême pour regagner la France, n'est pas le chemin le plus court, mais le moins dangereux, je voudrais dire le plus sûr ; car toutes nos frontières de l'Ouest sont gardées d'une manière formidable ; du côté de l'Autriche, c'est différent. Voilà ce que j'avais à vous dire.

—Je préfère la défroque du juif, à l'habit de votre soldat, répliqua Gaston.

—Je m'en doutais, ajouta Wilfrid Buchmann. Alors, quand voulez-vous partir ?

—Le plus promptement possible ; demain, par exemple.

—Comment comptez-vous sortir de la ville ?

—Comme je pourrai.

—Ce n'est pas répondre.

—Tracez-moi mon itinéraire, je le suivrai fidèlement.

—A quelle heure quitterez-vous le fort ?

—Vers midi.

—Soyez ici à midi et demi ; je vous dirai ce que vous avez à faire.

A l'heure dite, le lendemain, M. de Vaunaye entra chez Wilfrid Buchmann.

Tous deux s'enfermèrent dans le petit pavillon du fond du jardin, et Gaston commença à faire subir à sa personne une véritable métamorphose ; une heure après il était absolument méconnaissable : la tribu d'Israël, tout entière, l'eût reconnu comme un des siens.

—Permettez-moi une question, dit le vieux rentier : Quelles sont vos ressources pour la route ?

—J'ai environ cinq cents francs en portefeuille ; c'est plus qu'il ne me faut pour rentrer en France.

—Le tout en valeurs allemandes ?

—Oui.

—Fort bien. Maintenant, écoutez-moi : vous allez sortir par cette porte du jardin ; au bout de la longue allée, vous trouverez une place encombrée de paysans et de leurs produits, puisque c'est jour de marché. Avant une heure, la plupart vont regagner, avec leurs voitures, les différentes portes de la ville ; mêlez-vous à l'un des groupes, causez avec Pierre ou Paul, sans paraître songer à votre fuite, la garde du pont ne vous remarquera pas, peut-être, et une fois dans la campagne, vous ferez double enjambée. Je vous recommande les sentiers plutôt que les larges routes ; c'est prudent. Sur

ces dernières, on rencontre trop de voitures, et, présentement, trop de soldats. Maintenant, parlons de votre itinéraire : lorsque votre fuite va être connue, tous les limiers de la citadelle vont se mettre à vos trousses ; il n'en faut pas de ter ; mais de préférence sur la route de Trèves ou de Coblenz ; c'est-à-dire sur les voies qui vous rapprochent le plus de la Belgique et de la France ; c'est donc dans une direction opposée que vous devez diriger vos pas. Allez à Darmstadt, à Heidelberg, gagnez Stuttgart et Bâle ; dans cette ville, vous irez donner de mes nouvelles à mon vieil ami Pierre Moritz, place de la Cathédrale ; je vais lui écrire votre arrivée, et il vous remettra mille francs, davantage si c'est nécessaire, pour continuer votre route ; vous me les rendrez quand j'irai vous voir en Picardie. De Bâle, il vous sera facile d'atteindre sans risques la frontière ; de là en France, et ce sera l'affaire d'une matinée.

Gaston serra chaleureusement les mains de son ami Buchmann, l'embrassa à plusieurs reprises et partit.

Suivant de point en point les recommandations de son sauveur, M. de Vaunaye, tenant sur ses bras plusieurs vêtements dépareillés, comme en vendent les brocanteurs juifs, se dirigea vers la place désignée, remplie de monde, et offrit sa marchandise à tout venant, mais sans succès.

Avisant une voiture de maraîchers, sur le départ, et ceux qui la montaient ayant, dans la conversation, laissé échapper qu'ils se dirigeaient par une des portes situées à l'est de la ville, Gaston entama un bout de conversation avec ces gens, et les accompagna tout en causant, jusqu'aux remparts.

Le passage se fit sans encombre, la voiture franchit le pont-levis avec tout son monde et le poste la regarda passer avec la plus complète indifférence. Le cœur du faux marchand juif battait à se rompre dans sa poitrine. Au premier carrefour de la route, la carriole prit sur la gauche, et Gaston sur la droite ; une fois seul, le prisonnier, en rupture de chaînes, marcha à grands pas, sans orientation définie, puisqu'il ignorait la topographie exacte de ce coin de terre allemand ; mais afin de rendre de plus en plus grande la distance qui le séparait de Francfort.

Il marcha jusqu'à la nuit sans aucun temps d'arrêt, et sans avoir fait de fâcheuse rencontre ; arrivé dans un village distant de plus de quarante kilomètres de son point de départ, il s'y arrêta épuisé par la fatigue et par un long jeûne.

L'hôtellerie dans laquelle il entra, contenait peu de voyageurs étrangers à la localité ; plusieurs habitants étaient venus pour entendre la lecture du journal arrivé une heure auparavant, et tout ce monde, formant un cercle autour du lecteur, écoutait en silence les dépêches, parvenues dans la matinée. Ce journal disait qu' : " On se battait fort sous Paris — 19 janvier 1871 — les troupes de la capitale française venaient de tenter un héroïque effort du côté de Versailles, mais elles avaient été repoussées avec de grandes pertes par l'armée allemande." On écrivait en outre, de ce quartier général que : " Selon les prévisions les plus accréditées, cet effort devait être le dernier, la population assiégée mourant de faim."

Un long soupir sortit de toutes les poitrines ; il pouvait se traduire par ces mots : " Enfin... la paix va donc être signée ! "

On ne saura jamais combien cette guerre a pesé sur l'Allemagne, quoique victorieuse !

Assis dans un coin de la salle basse, et mangeant une tranche de lard fumé, Gaston écoutait d'une oreille attentive cette lecture du journal tudesque, la rage au cœur, se maîtrisant à peine, et prêt à s'écrier, à tort cependant : " Votre gazette en a menti ! "

Une si bonne nouvelle pour l'envahisseur ne pouvait qu'exalter les cerveaux des assistants ; chacun se fit servir force chopes de bière, but à la gloire des armes prussiennes, et il faut bien le dire aussi, à la paix prochaine.

—Nous sommes la première des nations, maintenant ; car nous avons vaincu la plus redoutable, s'écria un buveur.

—Ces Français ne nous viennent pas à la cheville clama un autre.

—Nous ferons de la France une autre Pologne, ajouta un troisième.

—Buvons, mes amis, répartit un quatrième, et que le choc de tous nos verres prouve que nous sommes de fidèles Allemands.

Ce fut un cliquetis argentin de plusieurs minutes ; les chopes se vidaient et se remplissaient sans cesse, et le bruit des verres recommençait à chaque tournée, avec une animation toujours plus grande.

Tout à coup, un des buveurs se tourna vers le mangeur de la table voisine.

—Eh ! dis donc l'ami, il me semble que tu fais bande à part, dit-il ; en bon Allemand que tu es, j'imagine, tu aurais pu te rapprocher de nous et mêler ta joie à la nôtre.

Gaston de Vaunaye tressaillit ; un nuage rouge passa devant ses yeux ; il touchait peut-être à l'instant le plus critique de sa vie. Comprenant qu'il ne pouvait rester sans répondre, il le fit en langue allemande :